15me Année
TOUS LES JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 539 B
22 Octobre 1942
2 francs

MARTE HARELL
la capiteuse interprète de
NUITS DE VIENNE

Ciné-club des Amis de la

Revue de l'Ecran

La séance de samedi dernier fut consacrée à des discussions sur les films récents et autres sujets cinématographiques.

⊙

SAMEDI prochain 24 OCTOBRE, en notre local, 45, Rue Sainte, à 17 h. 30, nous donnerons notre première RECEPTION SURPRISE de la saison. Nous ne saurions trop engager nos adhérents à y assister ponctuels et nombreux, s'ils veulent que cette formule soit continuée dans les semaines à venir.

⊙

D'autre part, rappelons que nous n'adresserons plus de convocation à nos membres, excepté lorsque le temps matériel nous manquera pour annoncer nos manifestations en cette rubrique. Notamment en ce qui concerne nos réunions du Samedi, nos membres doivent commencer à savoir que l'on se réunit tous les samedis en notre local, à 17 h. 45, à des fins diverses, mais toujours cinématographiques. Le seul moyen de savoir ce qui s'y passe est d'y venir.

⊙

A plus forte raison, il n'est pas question d'adresser, à l'avenir de convocation aux membres qui ne se seraient pas mis à jour de leurs cotisations. Nous encageons donc une dernière fois ceux qui sont dans ce cas à venir se mettre en règle. Ils peuvent le faire, soit à notre séance de samedi prochain, soit à nos permanences des lundis et mercredis, à 18 heures à notre local, soit à tous autres jours et heures, au siège du Ciné-Club, 43, Bd de la Madeleine. Passé fin courant, nous ferons recouvrer par poste le montant des cotisations en retard et jusqu'à fin 1942, conformément aux Statuts et aux décisions votées.

UN JEUNE QUI S'AFFIRMERA :

ROBERT CHANDEAU

Ne nous amusons pas, avec Robert Chandeau, au petit jeu des pronostics. Mais ce qui est certain, c'est que sa foi et son enthousiasme pour le beau métier qu'il a choisi, semblent le mener inexorablement vers le succès. Tant mieux pour lui, tant mieux aussi pour le théâtre et le cinéma, puisque tous ceux qui l'ont vu dans le rôle d'Oreste d'**Electre** de Giraudoux affirment que son talent et sa prestance scénique justifient pleinement son enthousiasme.

C'est au Conservatoire de Bordeaux que le jeune Robert Chandeau a appris les rudiments du métier et de l'art du comédien. Après cette excellente préparation théorique, il se consacra à la dure école des tournées. Avec les tournées Rasimi et Andiffred, il parcourut la zone libre, jouant dans **L'Ecole des Femmes**, dans **Le Flibustier** et aussi dans **Le Sourire du Faune** d'Andrée Rivoire. Son premier succès personnel date de son interprétation du jeune Albert Delpierre dans la tournée du **Mariage de Mademoiselle Beulemans**. Il est, bien sûr, toujours dangereux de faire des comparaisons, pourtant, pour un acteur dont la carrière ne fait pour ainsi dire que commencer, car tel est le cas de Robert Chandeau, il doit être bien agréable et surtout réconfortant quand il peut soutenir sans défaillance la comparaison avec des acteurs d'un certain métier. C'est justement ce qui s'est produit pour **Beulemans** avec Fernand Bercher et pour **Electre** avec Paul Cambo.

Là, interprétant le rôle d'Oreste aux côtés de Renée Devillers dans la troupe Jean Vernier, Robert Chandeau est en train de s'imprimer une carte de visite qui lui ouvrira plus tard toutes les portes. Jean Vernier lui a donné là sa première grande chance, renforcée encore par le fait que Jean Giraudoux, au cours des répétitions, a exprimé son entière satisfaction de la manière dont son jeune interprète concevait le rôle.

Au début de novembre, la troupe Jean Vernier reviendra pour quelques jours à Marseille, puis ce sera la Suisse, l'Espagne et le Portugal. Robert Chandeau-Oreste fera un beau voyage...

Et le cinéma ? Oui, au fait, le cinéma... C'est une autre histoire. Après un passage au Casino de Nice, Chandeau a été engagé pour 5 films par le producteur Jean M. Théry. En principe, il devait déjà tourner dans **La Croisée des Chemins**, mais on avait simplement oublié qu'il n'y avait pas de rôle pour lui dans ce film. Ce sera donc pour la prochaine production Théry. En attendant, Robert Chandeau a déjà reçu sa carte professionnelle et il en est très fier... Quant au reste, il a appris à ne s'émouvoir de rien. Tenez, par exemple, il y a un mois, nous avons fait ensemble le voyage de Lyon. Durant tout le voyage, Chandeau « repassait » avec une énergie farouche le rôle de Paris qu'il devait jouer dans **La guerre de Troie n'aura pas lieu**. Or, en débarquant à la gare de Perrache, la première personne que nous vîmes, c'était Jean Vernier qui lui déclara tout-de-suite :

— Nous ne jouons plus çà, nous jouons Electre.

Ce sont les risques du métier...

F.

Dans Electre, de Giraudoux, joué par la compagnie Jean Vernier, Robert Chandeau est le mâle partenaire de la pathétique Renée Devillers.

NOTRE COUVERTURE

Les films viennois ont acquis une solide réputation depuis de nombreuses années et quelques-uns d'entre eux sont restés dans l'Histoire du Cinéma. Que faut-il au juste pour faire un bon film « viennois ». Ce sont les Viennois eux-mêmes qui nous répondent : un peu d'humour, un peu d'amour, un peu d'ironie et beaucoup de musique ! Quant à nous, nous ajouterons encore qu'il faut une troupe d'artistes, spécialistes du genre. Des actrices comme Marie Glaedl, Heli Finkenzeller, Ilka Benkhoff, des acteurs comme Hans Moser, Théo Lingen, Paul Hörbiger se sentent dans l'atmosphère des *Nuits de Vienne* comme poissons dans l'eau. Ils chantent, dansent, aiment, plaisantent et se faufilent dans le labyrinthe d'une intrigue compliquée à souhait, avec une aisance digne d'envie. Dans *Nuits de Vienne*, on retrouve avec plaisir cette équipe qui, une fois de plus, se démène au milieu de mille quiproquos pour la plus grande joie du spectateur.

VALEUR DE L'IMAGE

par
LUC BORDES

A de rares exceptions près, le cinéma parlant a relégué tout ce qui donne à l'image sa valeur psychologique, les thuriféraires du « Parlant » estimant trop souvent que la parole supplée à tout...

Solution simpliste et fausse. Si d'une part l'image est perception directe du monde extérieur, elle doit également être la représentation subjective de l'imagination. Comme un nom éveille en nous une succession d'images assez disparates, une image peut prendre la valeur d'un symbôle et définir, sans le secours d'aucune explication orale, un état d'âme qui aidera puissamment à comprendre le pourquoi d'une situation donnée.

Sans tomber dans la facilité qui, par exemple, oblige à montrer une chaine pour expliquer que l'héroïne est tenue de subir une vie qu'elle hait ; ou un lys pour indiquer la pureté d'un sentiment, il semble qu'une certaine recherche permettant la projection imaginative, comme dans la création poétique où les images objectives se mêlent aux images subjectives, débarrasserait le cinéma actuel de ses cascades de parlotes, négation même du septième art.

Nous nous souvenons d'un film — oh ! bien ancien... — qui raconte l'histoire d'une femme aimant un homme et en subissant un autre. Au sommet psychologique du film, elle se trouve sur un manège de chevaux de bois et nous voyons la scène comme si nous occupions nous-même sa place : les objets défilent devant nous, parfois happés par la caméra — comme ils le seraient par notre regard — qui les suit un instant et est obligé de les abandonner pour les saisir à nouveau au prochain passage. Parmi les détails qui viennent fixer notre attention sont trois poupées animées surmontant un orgue forain: une femme entre deux hommes. La femme tape sur un gong et, alternativement, chacun des deux hommes regarde la femme. Sitôt saisie l'image se détache des autres et cette courte scène, dans laquelle les personnages de l'orgue évoquent la position de l'héroïne entre les deux hommes ainsi que la giration du manège qui nous emporte dans une sensation de vertige pour vous replacer bientôt devant l'image symbolique, prépare sans sous-titre et sans mimique la scène importante qui suit. La masse des spectateurs n'aura pas analysé la valeur subjective de ces images qui pourtant auront eu une puissance suffisamment évocatrice pour les émouvoir, les mettre en état de réceptionabilité pour comprendre inconsciemment leur signification, ces images opérant dans les zones isconscientes, proches du rêve, que nous ont révélé la psychanalyse.

(Suite page 10).

Une belle image de Viviane Romance, dans **Vénus Aveugle**, le film d'Abel Gance dont on connait l'affection pour les symboles visuels.

ON NE PEUT PAS ÊTRE PRESSÉ...

Animation trop parfaite

(Dessin de Faizant)

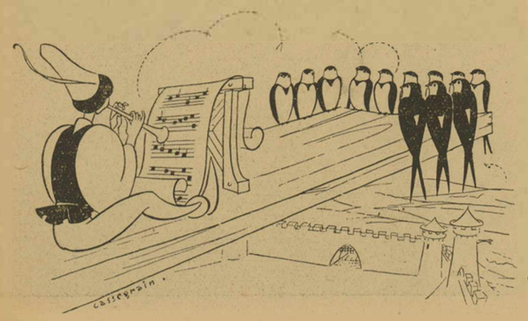
L'Echo des Etudiants dont il faut renoncer à citer toutes les erreurs arrogantes, disait récemment, avec une certaine raison — pour une fois — comme le remarquait un confrère, que le dessin animé faisait beaucoup parler de lui, mais ne se réalisait guère. C'est assez vrai, depuis plus de deux ans nous assistons à des tentatives diverses dont le seul point commun est de se montrer décevantes. On a entendu parler des essais de Dubout, on a parlé des projets d'Effel, toutes les vedettes de la presse dessinée ont un petit projet dans leur sac... rien ne sort et surtout, rien n'est en train de sortir. Quant à ce qui fut réalisé, la liste en est brève et il faut avant de juger s'armer d'indulgence et invoquer les circonstances atténuantes, les difficultés du travail, etc.

Par contre, s'il était logique, cet **Echo** en question devrait se renseigner un peu sur le métier de cinéma et se rendrait compte qu'il n'est pas possible en fait qu'un dessin animé soit à l'heure actuelle prêt à être montré. Ce qui ne veut pas dire que rien n'existe. Seulement en 1940 nous nous sommes trouvés pleins de désirs de réalisation dont l'amorce même n'existait pas, il a fallu créer les outils d'abord et les utiliser ensuite, un film de court métrage même, représente un travail considérable et de longue haleine... il faut le temps de le faire, n'oublions pas que le cinéma « normal » se tourne par unité de mètres, de dix mètres et de cent mètres, alors que le dessin animé marche par image...

Ceci dit, chacun n'ayant encore rien vu de précis et d'effectivement réalisé, partage plus ou moins le scepticisme général et c'est pourquoi, il faut bien l'avouer, lorsque le Ciné Club **Les Amis de la Revue de l'Ecran** visita les installations de Pierre Collard, près de Marseille, ce fut une surprise générale. Une surprise parce que dans cette villa, perdue au milieu des arbres, on travaille ferme, on discute peu, on ne fait pas de tapage, mais on réalise. Ils sont deux chefs d'équipe, deux « meneurs » : Cassegrain qui a imaginé les secrets, qui en a la conception **visuelle** et Arcady le technicien qui, compositeur, réalise l'accompagnement sonore en même temps qu'il dirige la partie prise de vues. Il a pour cela longuement étudié la question, longuement appris ce qui s'était fait ailleurs, pourquoi telle chose était bonne et telle autre mauvaise. Il a conçu un bâti de caméra spécial, lui permettant en plus d'une précision millimétrique tous les effets de travelling, de plans et d'angles divers. Actuellement, deux appareils de cette sorte sont en activité aux « Studios de St-Barnabé ». D'autres seront construits.

Dans les ateliers voisins, les équipes dessinent, dessinent d'arrache-pied. Cassegrain a créé les personnages ; afin qu'ils soient vivants à l'esprit de chacun il en a fait faire des statuettes, il a étudié, crayon en main, toutes leurs expressions, il donne les sujets de départ... Çà c'est en somme ce que chacun sait, ce que chacun imagine. On connait bien la décomposition du mouvement, on connait le travail de bénédictin que représente le moindre geste... mais ce que l'on conçoit moins c'est le travail mathématique que cela demande. Cassegrain met au point des courbes géométriques savamment calculées, ce sont les **courbes d'animation**, grâce à elles, en leur superposant tous les dessins qui composeront « l'animation » complète il vérifiera la liaison des mouvements. C'est par ces travaux, par ces recherches que le dessin animé trouve la souplesse du mouvement, l'enchaînement... mais ce n'est pas simple du tout. On reste assez effaré devant ces Cels (le Cel est la matière transiucide sur laquelle est fait chaque dessin), dont la totalité donne quelques secondes de projection. En même temps que se font ces dessins, Arcady prépare la musique, on ne pourrait dire note par note en rapport avec chaque trait, mais c'est bien quelque chose comme cela. Il ne s'agit pas d'une sonorisation après coup, mais bien de deux créations simultanées et dépendantes l'une de l'autre. Au-dessus des portées, on revoit les mêmes tracés verts ou rouges que sur les dessins : la ligne d'animation que suivra la ligne mélodique. Tout ceci devrait être semble-t-il imagination pure, fantaisie déchaînée, et c'est vrai, mais sur des bases de calculs, de recherches constantes et il est amusant dans cette usine de fantaisie, de voir par un classeur entr'ouvert de sévères dossiers empilés et sur lesquels on lit. en gros ces lettres noires, au lieu de « factures, impayés, privé, livraisons... » **Pages rattrapant les notes, arrivée des hirondelles, âne avec la fleur...** et si, se glissant sans être vu, on ouvre le dossier... on y trouve en effet le **dossier** de chaque mouvement, le croquis de signalement de l'âne, les détails, les caractéristiques de son physique, et puis ces fameuses lignes embrouillées comme si l'âne s'était ébroué dans des pelotes de fils... chaque fil est la ligne qui suit la pointe de son oreille, son sabot gauche, son sabot droit, sa queue. On trouve encore dans le dossier

(suite page 9)



Un dessin de Cassegrain

(Reproduction interdite)

Je vous accompagne jusqu'au bout...

La carrière d'un comédien connait des stades d'aspirations. Il arrive en général un moment où l'acteur, en pleine possession de son talent, voit s'élargir le champ de ses possibilités. A ce moment, l'artiste ne rêve qu'à une chose, un rôle complet, un rôle où au lieu de faire avec un personnage une courte route commune, il puisse, s'adressant à son double, lui déclarer : « Je vous accompagne jusqu'au bout ». Rêve dangereux d'ailleurs, car sa réalisation est bien souvent ce que le jargon du métier appelle avec une certaine désinvolture : un casse-gueule. On a vu des vedettes réputées faiblir devant cette expérience. Il est évidemment plus facile d'entrer dans la peau d'un personnage, s'y installer, et y rester, que de le prendre à un moment x de son âge, le mener à sa propre hauteur, et continuer jusqu'à la vieillesse. C'est bien pourquoi, cette prouesse tant recherchée est rarement exécutée. Parmi les spécialistes du tour de force talentueux Gaby Morlay trône indéniablement. Ce sont ses grandes victoires, celles où elle oblige ses détracteurs à saluer.

Dans son dernier film : **Le Voile Bleu**, elle prend à trente ans le personnage d'une jeune nurse qui, d'enfants en enfants, de déception en crève-cœur, renonçant à sa vie de femme et n'ayant d'une vie de mère que l'illusion et les peines, arrive aux portes de la vieillesse. Ce qu'un tel rôle représente non seulement de qualités profondes, mais aussi de sacrifices, d'obstacles dépassés, de discipline, de tension constante, est presque impossible à imaginer pour qui ne connait pas ce qu'est réellement le métier d'acteur. On imagine que si tous les aspirants le savaient, tous ceux qui nous écrivent avec une ingénue inconscience : « Je veux devenir vedette », ils renonceraient peut-être au métier d'interprète. Ils se rendraient compte que parmi tous ceux qui se risquent devant une caméra, un certain nombre peuvent « donner quelque chose », mais bien peu ont le droit de dire devant leur miroir, au visage maquillé qui va jouer sous les projecteurs: « Puis-je vous accompagner jusqu'au bout ? »

R. M. A.

Quatre visages successifs de Gaby Morlay dans Le Voile Bleu. **En haut à droite, et en bas, à gauche, son partenaire est Larquey; en bas à droite, Georges Grey.**

L'ESPRIT DES CHANSONNIERS

est-il conforme à l'esprit du Cinéma ?

Dans **Une Femme disparait** le film de Jacques Feyder, Jaboune s'est transformé en Jean Nohain, acteur dramatique. Avec quel succès, nous l'ignorons. Son partenaire est Henry Guisol.

par
PIERRE DES VALLIÈRES

Il y a un problème cinématographique de la qualité du rire. Comment le public français, qui passe pour le plus avisé du monde, peut-il encore supporter les tabarinades de certains comiques, entre tous populaires, et tant de caronneries ou de mirandailles ? L'esprit n'aurait-il qu'un temps, après quoi il faudrait qu'il dégénère ? Et l'écran, accueillant à Guitry, à Achard, à Prévert, à Laroche, ne se prêterait pas aussi aux ébats de ces docteurs ès-sciences drôlatiques, à ces faiseurs de rien avec quelque chose, à ces joyeux nourrissons d'une muse latine, au sein de qui s'étaient déjà nourris Béranger, et Fabre d'Eglantine, et Collin, et Cyrano, ces ancêtres de nos chansonniers modernes ?

Il semble que le cinéma et ces amuseurs d'aujourd'hui, éclos à l'ombre de petits théâtres confidentiels, à Montmartre, n'aient pas toujours fait bon ménage. Le septième art n'avait point ménagé ses séductions. On en goûte fort le caractère impératif lorsqu'on distille modiquement son miel ou son venin, pour trois douzaines de spectateurs bourgeois, aimant à être brocardés. Aussi les chansonniers franchirent-ils le Rubicon sans top hésiter et prostituèrent-ils leurs veines gaillardes, satiriques ou poétiques à l'usage de ceux qui ne les appréciaient pas encore.

Car les chansonniers sont des poètes sans lyrisme, des dramaturges sans sujets, des artistes sans spécialité ; mal contents de ce qu'ils sont devenus, ils s'emploient à larder de leurs propres regrets ce qu'ils auraient pu être.

Aussi se gausseront-ils des associations ouvrières, puis, éteintes les dernières chandelles, se réuniront en syndicat. Ils ne ménageront point Michel Simon ou Fernandel, coupables pour de l'argent, de rabaisser le niveau du cinéma français. Et ils écriront, avec Pierre Caron, le scénario de Ne bougez plus ; et Les Surprises de la Radio avec Diamant-Berger.

L'esprit des chansonniers, mais il ne passe déjà pas la rampe et on voudrait le percevoir à l'écran ! Sortis de leurs bonbonnières, les meilleurs couplets paraissent singulièrement anémiques. Il leur manque cette richesse, cette franchise, cette verdeur, qui font la force de Pagnol ou de Courteline. Ce ne sont que des mariages de mots, de laborieuses jongleries verbales, dont cette Nuance de Dorin, donnera un exemple :

— « La porte de celle salle, vous l'ouvrez, c'est une entrée. Vous la fermez, c'est une sortie... Nuance. »

Le public gloussait de contentement à l'audition de ce pur joyau de l'esprit français.

Dans **Miquette**, Daniel Clerice ne fut pas un partenaire brillant pour la toujours charmante mais un peu anguleuse Lilian Harvey.

L'esprit « parisien » de René Dorin n'a rien donné de sensationnel lorsqu'il fut transplanté à l'écran.

Toute la maîtrise des chansonniers — et c'est pourquoi leur technique est éminemment radiogénique — reste dans leur habileté à utiliser leurs ressources vocales et physionomiques.

Prononcez d'un ton sentencieux une banalité, lancez à la cantonnade un coup

Jean Marsac est considéré comme le plus « vache » des chansonniers de Montmartre. Aura-t-il, un jour, l'occasion de le prouver à l'écran ?

d'œil spirituel, innocent ou furieux, selon les cas, marquez un temps d'arrêt pour laisser aux auditeurs le loisir de comprendre, et au besoin si l'on ne comprend pas, expliquez.

— « A la rentrée des classes Mistinguett est passée en sixième. Comme on lui demandait sa matière préférée, elle a répondu : l'histoire ancienne. »

Ce n'est pas drôle du tout, mais dit d'une certaine manière, cela déclenche infailliblement le rire... chez les chansonniers.

Le cinéma nécessite malgré tout plus de subtilité ; il s'accomode mal des mots d'auteurs, des calembours, des allusions. Il possède son style propre qui, par certains côtés, ressemble plus à la farce des bateleurs italiens du XVII', avec ses tartes à la crème et ses poursuites, qu'aux monologues prétentieux à la Coquelin Cadet. Avec Chaplin, avec Linder, avec Keaton et Fernandel parfois, le comique rejoignait la tradition molièresque. Nous étions loin de la pesante loufoquerie de M. Dac, de l'insignifiance de Daniel Clérice, de la facilité vulgaire de Gabriello, Jaboune ou Souplex.

On nous objectera la réussite exceptionnelle de Noël-Noël qui est aujourd'hui le premier de nos comédiens, par le talent. Chansonnier, Noël-Noël l'était moins que poète. Jamais il ne s'était attaché à la pièce de circonstance. Composant d'exquises chansonnettes, sur des thèmes familiers, il faisait déjà son apprentissage du cinéma. Le film lui permit de prendre conscience de lui-même, de ne pas se laisser étouffer par un formalisme trop strict. Nous le crûmes perdu pour l'art, avec l'exploitation commerciale des Adémaï, personnage plaisamment imaginé par Paul Colline, un autre chansonnier, plein de

(Suite page 9)

La loufoquerie de Paul Meurisse semble s'être acclimatée au studio, mais les rôles qu'on lui a confiés jusqu'ici ne lui donnèrent pas encore la possibilité de briller.

Si, dans **Monsieur Bégonia**, Max Régnier prouva des dons assez inattendus pour la « composition », par contre sa verve ne brilla guère. A qui la faute ?

Vous allez bientôt voir

L'ANGE GARDIEN

Quand je vois un film, il m'arrive souvent de me rappeler les dialogues épiques que se livraient dans les colonnes de **Ciné-Magazine** les sieurs Snobénet et Jourdain, personnages imaginés et inventés par Robert de Jarville. Snobénet, comme son nom l'indique, était le super-snob qui se pâmait d'aise devant les élucubrations les plus poussées de l'avant-garde ; Jourdain, comme son nom l'indique également, était le type du bourgeois bon vivant, un tantinet « pompier » et tout ce qu'il y a de plus « grand public ». **L'Ange Gardien** m'a particulièrement remis en mémoire ces deux personnages, car je suis sûr que Jourdain se pâmerait à son tour devant ce film, tandis que Snobénet pousserait les hauts cris...

Qu'est-ce, en effet, que **L'Ange Gardien?** Un excellent film pour le grand public, une page émouvante pour les cœurs sensibles. C'est l'histoire touchante d'une petite fille, Colette, qui arrive à réconcilier les membres de sa famille divisés par de vaines querelles et qui aide à déjouer les louches combinaisons de trafiquants sans scrupules.

Dans **Diamant Noir** on avait déjà vu l'ascendant formidable de la petite Carlettina sur le public. Cette fois-ci, le succès pourra être encore plus complet, car depuis ses derniers films la jeune vedette a acquis de la franchise et de l'aplomb. Son interprétation est amusante et le dialogue lui réserve de nombreux mots d'enfants qui déclenchent le rire.

Si nous insistons sur l'interprétation de Carlettina, c'est parce que c'est un des éléments les plus sûrs du succès de **L'Ange Gardien**, mais ce n'est pas l'élément unique. Il y a aussi Lucien Baroux, toujours irrésistible dans son jeu bon enfant, qui campe un bougon cordial et brave cœur. Il y a également des scènes d'extérieurs splendides, le chant si artistique d'Ellen Dosia, il y a enfin un ensemble de comédiens de talent qui jouent avec conviction: Roger Duchesne, Irène Corday, Jacques Varennes, Catherine Fonteney, Jeanne Fusier-Gir et Pierre Labry. Il faut dire d'ailleurs que l'on a entouré la réalisation de **L'Ange Gardien** de beaucoup de sollicitude. L'adaptation cinégraphique du sujet et les dialogues sont de Charles Vildrac, et Jacques de Casembroot, le metteur en scène qui fait sa rentrée au studio après plusieurs années d'absence, a réalisé le film dans un style sobre, avec une technique simple et directe. Pour en revenir à Carlettina, je crois que **L'Ange Gardien** la classera définitivement vedette ce qui ajoutera un fleuron de plus aux armoiries déjà flamboyantes de la famille Carletti.

Et c'est pour toutes ces raisons conjuguées que nous voterons pour M. Jourdain et que nous donnerons tort à Snobénet...

A. B.

Quelles peuvent être les confidences que fait la petite Carlettina à son grand partenaire Roger Duchesne dans L'Ange Gardien ?

PARIS-THÉATRE COCKTAIL

— A la Comédie-Française, on va donner **L'autre danger** de Maurice Donnay, avec Germaine Rouer, Mony Dalmes, Debucourt, Pierre Bertin, Maurice Escande.

— M. Jean Louis Vaudoyer annonce également **Phèdre**, mise en scène de J.-L. Barrault, avec Marie Bell et un acte de Julien Luchaire : **Le Cheval Arabe.** En 1943, **La Survivante** de Paul Demasy, **Renaud et Armide** de Jean Cocteau et **Duel** de Clouzot.

— Au théâtre Monceau on donne **La Sirène enlisée** de Casona avec Gil Roland Pierre Jourdan, Paquita Claude, Charles Vissières, Jean Sylver, etc...

— L'exil de **La Parisienne** d'Henry Becque ne sera que momentané. Elle ouvrira la saison aux Ambassadeurs avec Alice Cocea dans le rôle de Clotilde.

— Charles Dullin montera une pièce de Paul Morand : **La Matrone d'Ephèse**, peut-être **Crainquebille** d'Anatole France. En matinées classiques : **Mr. de Pourceaugnac** et **L'Avare.**

— Au théâtre Edouard VII : une pièce de Marcelle Maurette, **Marie Christine**, avec Michèle Alfa ; **La Nuit Florentine** de Debroas avec André Luguet; et **Le Roi**, avec Arletty, Michel Simon et Jean Max.

— Jacqueline Francell et Lestelly seront les vedettes de **Coups de roulis** de Messager au théâtre Marigny.

— Enfin à la Madeleine on a repris **N'écoutez pas Mesdames** de Sacha Guitry, avec Hélène Perdrière, Mona Goya, Pasquali, Francœur et l'auteur.

BOLÉRO.

Ceci vient sur nos écrans tout naturellement après **Romance à Trois.** Faut-il en conclure que telle est la tendance actuelle de notre production ? Ce serait, espérons-le, affirmer un peu prématurément. En tout cas, ceci doit représenter le fin du fin de l'esprit boulevardier et il est curieux de se demander ce qu'en aurait dit Michel Duran alors qu'il n'était qu'un assez pétillant journaliste. L'avantage de la formule est certainement très net, tout au moins pour les auteurs. Celui qui ne comprend pas a l'air d'un imbécile, ce qui fait que chacun sort de là en disant : « C'est charmant, fin, délicieux. Que c'est drôle quand Arletty dit : je m'appelle Jeanne d'Arc et mon mari Albert Lebrun ! »

Il faut accorder que Jean Boyer a compris la nécessité d'une prudence extrême avec cette suite de quiproquos et surtout de mystification en mystification. Il s'est dit : toute la France pourra voir une comédie des boulevards, que cela reste bien comédie et ne sorte pas des boulevards, et il a placé son appareil au premier rang d'orchestre. Voilà une probité dont il lui faut savoir gré. Il n'a mêlé aucune interprétation dans l'idée de Michel Duran que nous avons à l'état tout-à-fait nature.

D'ailleurs, on n'a pas lésiné sur la distribution, on a donné à Denise Grey un rôle si identiquement semblable à celui qu'elle avait dans **Romance à Trois**, que l'on se demande pourquoi son personnage a changé de nom. Nous nous réjouissons fort de voir Arletty dans ses prochains rôles, quant à Luguet, il est décidé à mener la vie dure à Fernand Gravey, et dans son propre domaine. Le jour où ces deux-là se rencontreront dans le même film, il faudra leur abandonner l'écran. Dumesnil aussi est invité à la fête. Meg Lemonnier avait dû se disputer avec le photographe; Christian Gérard prouve parfaitement qu'il peut sortir des petites gouapes.

R. M. A.

L'attitude d'André Luguet dans **Boléro** provoque l'attention de Denise Grey, la colère de Jacques Dumesnil et un sourire d'Arletty.

ON NE PEUT PAS ÊTRE PRESSÉ ...

(suite de la page 4)

des chiffres, des annotations, une portée musicale, et une grosse pile de vingt, trente, quarante « cels » ... et il y a des amoncellements de dossiers semblables, et dix dessinateurs qui travaillent...

Après quoi, explique pendant ce temps Aready, on projette ce premier film, on voit ce qui va, ce qui ne va pas et... — on recommence ! — Oui, presque, car ce premier film n'est que pour vérifier l'enchaînement des animations elles-mêmes et des animations entre elles, après cela seulement et si c'est bon, on fera la mise en couleurs et le film définitif ». Après cela on peut supposer que l'on aura un dessin animé français, il faudra alors que d'autres suivent, que la maison de recherches de Saint-Barnabé devienne une usine, que les équipes grandissent, mais actuellement on est déjà bien loin du pionnier attendrissant et un peu risible qui épingle ses dessins sur une planche et les photographie image par image. Il n'en reste pas moins qu'il est plus sympathique de rencontrer la foi d'enlumineur de Cassegrain et de ses fidèles que le scepticisme de ceux qui clament : « Alors quoi, le dîner n'est pas encore prêt ». La grande supériorité des enlumineurs, ce fut toujours de faire bien et de se moquer du reste.

R. M. ARLAUD.

L'Esprit des Chansonniers est-il conforme à l'esprit du Cinéma.

(fin de la page 7)

qualités aussi, mais qui n'eut pas de chance à l'écran. Adémaï mort, Noël-Noël restait heureusement lui-même.

Peut-être avons-nous été un peu injustes pour les chansonniers. Martini, Colline, valent mieux que leur corporation, bien que leur esprit ne soit guère cinématographique. Mais le concept chansonnier a tant excusé de sous-Max-Régnier, de simili Rocca, d'alias-Marsac, qu'on est bien fondé de se méfier.

Si l'on considère pourtant le résultat, on verra que le cinéma n'a rien gagné à leur contact ; car, Gresset l'avait déjà dit :

— « L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a. »

Pierre des VALLIERES

VALEUR DE L'IMAGE

(suite de la page 4)

Dès que le cinéma a été doté de la parole il a commis l'erreur de transfixer l'objectif sur le personnage, laissant volontairement de côté les arrière-plans pour ne considérer le décor que comme un accessoire, oubliant complètement le symbolisme que l'on doit en tirer.

Comme un intérieur est le reflet de celui qui l'habite, le décor doit être le reflet des personnages que nous voyons évoluer — par décor nous n'entendons évidemment pas seulement le décor fabriqué, l'« extérieur » possède les mêmes possibilités symboliques.

Un souvenir nous vient en écrivant ces lignes. Dans Escale, Louis Valray a donné une extraordinaire sensation de solitude dans une scène de départ par une prise de vue au ras du sol d'un quai maritime. Une femme, droite sur le ciel, regarde s'éloigner le navire tandis qu'un envol de mouettes débouche d'un côté de l'image et traverse la scène. Cet envol suffit ; pas une parole n'aiderait à nous émouvoir davantage, ni même un gros plan du visage de la femme, ou de l'homme qui regarde la terre s'éloigner.

Contrairement au théâtre, qui ne dispose que du discours pour s'exprimer, le cinéma a pour lui les images innombrables. Il n'a qu'à puiser dans ce trésor pour exprimer l'inconscient des êtres qu'il peut nous faire saisir d'une façon quasi-directe, nous donnant le subjectivisme de la réalité.

Sans nous jeter à corps perdu dans le surréalisme — mais en regrettant pourtant la complète disparition de ce genre de films — nous pensons que le cinéma a à sa disposition d'autres moyens d'expression que la simple personnalité de ses interprètes et leur navrante faconde.

Ah ! De quelles erreurs le « 100 % Parlant », dans lequel se complaisent les producteurs de films, est-il la cause !... Le cinéma muet avait acquis une personnalité propre ; l'avènement du parlant demandait une simple révision des données connues. Au lieu de cette révision, de cette revalorisation, la presque unanimité des cinéastes, jouant la facilité, préférèrent considérer le cinéma sous le seul angle de la parole et s'en donnèrent à cœur joie... Nous voudrions faire preuve du même optimisme que Charles Dullin quand il écrivait : — « ... dès que les suiveurs sans imagination s'emparent d'une formule et l'exploitent en la banalisant, d'autres novateurs arrivent, qui jettent sur le marché d'autres trouvailles et qui sauvent le cinéma d'une cristallisation qui lui serait mortelle... » Malheureusement les dernières années avant la guerre de 39 ont apporté avec elles les signes avant coureurs de cette cristallisation mortelle. Le cinéma, qui n'avait pas encore eu le temps de se définir, s'est épanoui trop tôt en une fleur stérile.

Ce ne sera qu'en reprenant le cinéma à sa base que nous préparerons une seconde floraison, féconde celle-là, qui donnera à l'image toute sa valeur psychologique.

Luc BORDES

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

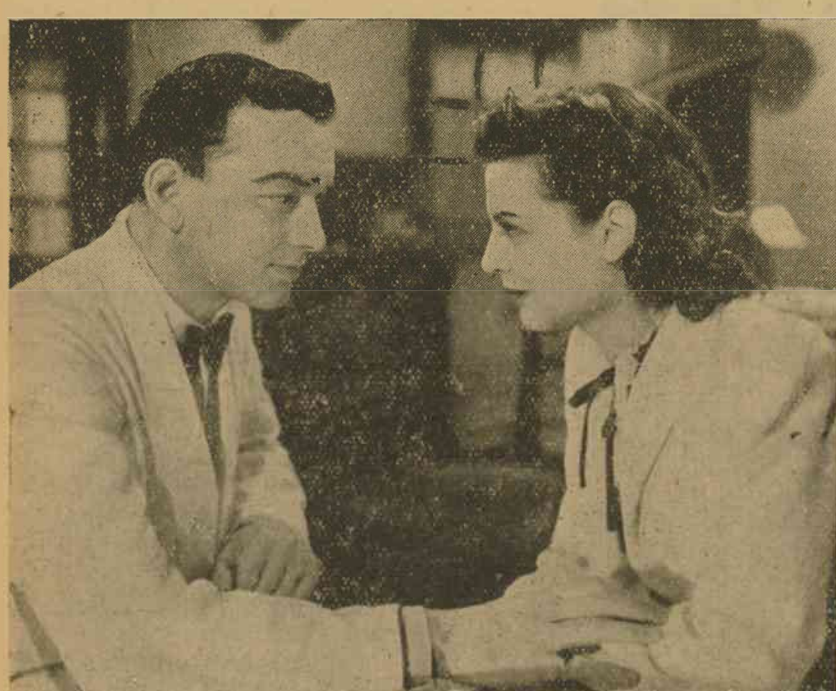
France: 1 an: 65 frs, 6 mois: 35 frs.

Suisse:
Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux : 1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ; le numéro: 30 centimes.

Etranger U. P.:
1 an: 130 frs, 6 mois: 75 frs.

Autres pays:
1 an: 160 frs, 6 mois: 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI
C. C. 166-62)



Nous retrouvons Roland Toutain, toujours agile et sympathique en diable, partenaire de Marie Déa dans **Documents Secrets.**

Décidément, Michel Simon n'a pas fini de nous étonner. Voici sous quel aspect il nous apparaitra dans son rôle de Rigoletto, du **Roi s'amuse**, réalisé par Mario Bonnard

NOUVELLES DE PARTOUT

— Claude May revient au cinéma d'une assez drôle de façon. C'est, en effet, parce que l'on tourne dans sa propriété un film avec Gaby Morlay que la blonde vedette a décidé de rentrer au studio.

— Jean Boyer ne chôme pas... Il commencera en novembre son septième film depuis l'armistice. Ce sera *Ne le criez pas sur les toits*, un scénario de Jean-Bernard Luc avec Jean Manse. L'interprète principal en sera Fernandel.

— Robert Manuel, de la Comédie Française, vient d'ouvrir à Lyon un cours de comédie et de diction.

— Une exposition théâtrale a été inaugurée par le nouveau préfet de la Seine au Musée Galliéra. Elle réunit des maquettes, des manuscrits, des croquis programmes, photos, affiches, etc...

— C'est définitivement Maria Denis, l'artiste italienne, qui incarne Mimi dans *La Vie de Bohême* que réalise Marcel L'Herbier d'après l'œuvre d'Henri Murger, dans une adaptation de Robert Boissy. La musique de Puccini est adaptée au cinéma par Jacques Ibert.

La plus importante Organisation Typographique du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

— En Suisse, Pierre Dudan vient de terminer, en collaboration avec Eugène Deslaw, un scénario d'après sa chanson *On prend le café au lit*. L'auteur interprètera le rôle principal de ce film musical aux côtés d'Yva Bella. Le titre sera *Café au lait au lit*.

CHIRURGIEN-DENTISTE
3, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

— On annonce d'Angleterre la mort d'Agatha Christie, le fameux auteur de romans policiers, survenue aux environs de Hastings.

le quart **PESTRIN**
(Eau Pétillante)
dans tous les Cafés

— Un nouveau studio cinématographique a été inauguré à Lausanne. Il s'appelle « Ciné-Studios ». La direction en est assurée par des techniciens suisses qui ont longuement travaillé dans les studios parisiens. C'est vers la fin d'octobre que l'on commencera la réalisation du premier grand film suisse tourné au studio de Bergières à Lausanne.

Une expression de Louise Carletti dans L'Assassin a peur la nuit.

— Ruggero Ruggeri doit tourner en Italie un film sur *Napoléon à Sainte-Hélène*. On se rappelle que ce sujet fut déjà traité par Abel Gance dans un scénario réalisé par Lupu-Pick avec Werner Krauss dans le rôle de l'Empereur.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
1, rue Paradis, 61 Marseille
Tél. D. 50-93

— Claude Vermorel a écrit une nouvelle pièce, intitulée *Messaline*, qui sera jouée cet hiver à Paris.

— André Brunot est arrivé à Nice où il va monter cet hiver *Le Bourgeois Gentilhomme*.

Le Festival de Lugano

Las ! Messire Soleil n'avait pas daigné sourire pour recevoir dans la perle de la Suisse italienne les ambassadrices et ambassadeurs du Septième Art transalpin et c'est un véritable temps d'automne, pluvieux et brumeux, qui accueillit ces visiteurs de quelques jours.

Mais les charmants visages de Maria Denis, élue au rang de vedette depuis *Alcazar*, et de ses collègues, l'accent chantant de tout ce monde latin, et, par dessus tout l'organisation impeccable de M. Rafaele Marzocchi, Directeur de la S. E. F. I., firent bientôt oublier les intempéries. Le programme de ce Festival italien comprenait la présentation des films suivants :

La Courtisane de Florence, avec Clara Calamai et Amedeo Nazzari ; *La mort civile*, avec Dina Sassoli et Carlo Ninchi ; *Fedora*, avec Luisa Ferida et Amedeo Nazzari ; *Scampolo*, avec Silla Silvi et Amedeo Nazzari ; *Les Fiancés*, avec Dina Sassoli et Gino Cervi ; *Rossini*, avec Paola Barbara et Nino Besozzi ; *Une Histoire d'amour*, avec Assia Noris et Piero Lulli.

Les deux films les plus appréciés furent sans contredit *Fedora* qui met particulièrement en vedette Luisa Ferida, toute heureuse de son titre de première interprète féminine d'Italie, et *Les Fiancés* (en italien *I promessi sposi*) dans laquelle brillent Dina Sassoli et Gino Cervi.

(Fin page 12).

EN ALLEMAGNE

— On vient de présenter à Berlin *La Comtesse Mystérieuse*, film de Geza von Bolvary avec Marte Harell, Wolf Albach-Retty, Paul Hörbiger, Rosa Albach-Retty, Richard Romanowsky, Fritz Imhoff, Rudolf Carl, etc...

— Harry Liedtke qui fut un des jeunes premiers les plus populaires du cinéma muet et qui, n'a pas paru à l'écran depuis plusieurs années, fait sa rentrée au studio dans le rôle principal d'un film réalisé par Heinz Rühmann. Sa partenaire sera Kate Haack.

— Kirsten Heiberg, Hans Söhnker, Mady Rahl et Fritz Odemar sont les interprètes principaux du film d'Arthur Maria Rabenalt *Etes-vous amoureux ?*

— *Un vieux cœur redevient jeune*, tel est le titre du film que tourne Emil Jannings sous la direction d'Erich Engel avec Victor de Kowa, Will Dohm, Harald Paulsen, Roma Bahn, Lucie Höflich, Paul Henckels, Margit Symo et Hans Junkermann comme partenaires.

— A Munich, Hans Schelkart réalise *La Route Infinie* avec Eugen Klöpfer, Eva Immermann et Hedwig Wangel.

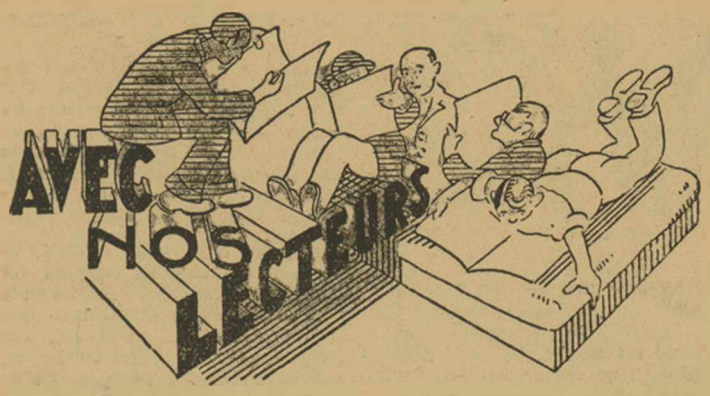
— Dans les studios de Vienne, E. W. Emo tourne *Deux hommes heureux* avec Magda Schneider et Wolf Albach-Retty.

— A Amsterdam et à La Haye, le metteur-en-scène Jürgen von Alten réalise *Voyage dans l'Aventure* avec Winnie Markus, Hans Holt, Paul Kemp, Trude Marlen, Hilde Sessak et Lucie Englich.

— Emil Jannings est le superviseur artistique et le principal interprète du *Pot Cassé*, film de Gustav Ucicky. Les autres interprètes en sont Angela Salloker, Lina Carstens, Friedrich Kayssler et Max Gülstorff.

— Alors, vous avez refusé un emploi de placeur dans un cinéma ?

— Que voulez-vous, on n'y trouve plus de mégots depuis qu'il est interdit d'y fumer.



Michelle D. à Roanne. — Non, Mademoiselle nous ne vendons pas ces photos. Nous pouvons vous fournir uniquement celles qui figurent dans le cartouche que nous insérons presque dans chaque numéro. Pour les autres, voyez chez les libraires et les marchands de papier.

Benoît L. à Lapalisse. — Pour vous procurer cet ouvrage, il faut que vous le commandiez chez un libraire de votre ville, en indiquant l'auteur, le titre et l'éditeur.

Robert D. à Toulouse. — Il est agréable d'entendre un jeune, qui travaille sérieusement pour devenir acteur, reconnaître que nos réponses veulent être vraies et non systématiquement décourageantes. Votre lettre nous est fort utile, car elle nous prouve que nous sommes dans la bonne voie.

René L. à Saint-Germain les Belles. — Vous le dites vous-même, ce milieu ne peut pas faire grand chose pour les jeunes parcequ'il n'existe encore à l'heure actuelle aucune école sérieuse et que pour apprendre tout simplement son métier on est obligé de faire jouer des relations, des combines ou de l'audace. Si réellement vous voulez devenir metteur en scène et c'est en effet un bien beau métier, il faut approcher des productions en cours par n'importe quel moyen. N'importe quel moyen, c'est à dire accepter dans un studio un emploi tout à fait subalterne, au besoin, pour se familiariser avec le travail du film. Puis, arriver à être troisième assistant, deuxième assistant, metteur en scène ensuite, c'est la filière que chacun ou presque à suivie. Ne vous emballez pas, ne prenez pas trop au sérieux ce que vous avez fait jusqu'à maintenant qui, quoique fort sympathique, reste encore, vraisemblablement, assez amateur. Réfléchissez bien et en rentrant des camps de jeunesse, si cela vous tient toujours, écrivez-nous à nouveau. Nous pourrons vous dire qui s'apprêtera à tourner et peut-être que certains centres de formation auront fait leurs preuves à ce moment-là et permettront une voie plus normale.

René L. à Alger et *Roger R. à Albi.* — Les numéros qui vous intéressent sont malheureusement épuisés.

Janine Q. à Annemasse. — C'est Jimmy Gaillard qui joue ce rôle. Nous n'avons pas sa photo ni celles de Rouleau et Georges Grey. Mille regrets.

Wladimir D. à Garonne. — Nous pourrons vous envoyer cette collection dès que vous le désirerez. Mais nous n'avons pas de photos de *Sans Famille.*

Jean B. à Cusset. — Votre abonnement expire le 31 décembre 1942.

Le Festival de Lugano

(Suite)

Mais la plus jolie surprise de ce Festival fut pour nous la présence à Lugano de la nouvelle vedette Michela Belmonte. Cette dernière, qui remporte en Italie un très vif succès dans *Le retour d'un pilote*, aux côtés de Girotti, a d'ailleurs de qui tenir, puisqu'elle n'est autre que la sœur cadette de Maria Denis. Elle fut l'élue d'un concours réunissant 4.000 candidates et, dès les premiers instants, nous avons compris le choix du jury. Michela Belmonte possède un visage attachant à l'extrême et, bien dirigée, elle sera sans nul doute une des personnalités les plus en vue du cinéma italien de demain.

Le Festival de Lugano nous fournit l'occasion de nous entretenir de la production italienne qui passera au cours de cette saison sur les écrans suisses. Terminons en complimentant encore sincèrement Mr Rafaele Marzocchi pour sa belle organisation, et en le remerciant de son amabilité envers la presse. Le Festival de Lugano est entré dans la vie cinématographique suisse et c'est avec intérêt que nous attendrons chaque année cette manifestation.

Charles DUCARRE.

Juliette Faber dans Les Inconnus dans la Maison.

(Photo Continental Films).

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, cous Belzunce. — Ramuntcho.
Camera, 112, La Canebière. — Forfaiture.
Central, 90, rue d'Aubagne. — Accord Final.
Cinévog, 36, La Canebière. — La Bandéra.
Club, 112, La Canebière. — Mam'zelle Bonaparte.
Comœdia, 60, rue de Rome. — Les perles de la Couronne.
Lacydon, 12, Quai du Port. — Trois de Saint-Cyr.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Remorques.
Majestic, 57, rue Saint-Ferréol. — Nuits de Vienne.
Noailles, 39, rue de l'Arbre. — L'assassin habite au 21,
Phocéac, 36, La Canebière. — Katia.
Rialto, 31, rue Saint-Ferréol. — Face au destin.
Roxy, 32, rue Tapis-Vert. — Michel Strogoff.
Studio, 112, La Canebière. — Nuits de Vienne.

G. V. à Marseille. — Pour avoir une photo de Micheline Presle de ce format, il faudrait s'adresser au studio Erpé, 14, avenue Félix-Faure. Le prix doit être entre 400 et 500 francs.

Dans *L'Alerte*, François Daudet fait des critiques de films, mais sa documentation semble plutôt maigre. Sa critique de *La Patrouille Blanche* commence ainsi :

« Cette bande consacre la rentrée « d'un acteur jadis célèbre: Sessue Hayakawa y tient le premier « rôle.

« Il y a environ une dizaine « d'années que l'on n'avait pas vu « ce tragédien, mais il avait laissé « derrière lui un assez grand sou- « venir pour que sa réapparition « suscite une vive curiosité. Les « uns assurent que l'extension de « la guerre sino-japonaise le prive de ses revenus !

« Les autres prétendent que cette « longue retraite lui a été néces- « saire pour s'adapter au cinéma « parlant et pour apprendre le « français ».

Qui veut faire de l'esprit ne devrait pas le baser sur des bourdes de ce calibre. M. François Daudet ignore donc que Sessue Hayakawa a tourné dans les quelques années qui précédèrent la guerre 4 films en France, à savoir *Yoshiwara*, *Tempête sur l'Asie*, *Forfaiture* et *Macao, enfer du jeu*. Ce dernier film a été interrompu au moment de la déclaration de guerre. De toute façon, il y a loin de la *dizaine d'années* dont parle M. François Daudet.

⊙

Dans le même numéro, nous lisons :

« Mais il y a quelque chose que « Raimu doit nous faire oublier, « c'est son interprétation de Balthazar dans *L'Arlésienne* ».

Ce n'est pas une coquille, cela se répète plusieurs fois. Le monsieur qui rouspète, avec raison d'ailleurs, contre les tripatouillages du rôle de Balthazar, n'a même pas remarqué que ce rôle était tenu par Delmont et que Raimu jouait le patron Marc !

⊙

Dans *Présent*, un écho pour signaler la différence entre la position de Georges Flamant quand il était épaulé par Viviane Romance et celle qu'il défend péniblement aujourd'hui. « *On a vu* — déclare notre confrère — *dans* Vénus Aveugle *un acteur de la valeur de Claude Dauphin devoir s'effacer devant M. Georges Flamant* ».

S'effacer à ce point qu'on ne l'y a jamais vu. L'échotier devait penser « Guisol » en écrivant « Dauphin ».

⊙

Pierre Rambaud est un vieux du cinéma. Il publie dans *Cinéma-Spectacles* des « Souvenirs d'un spectateur » qui sont d'un réel intérêt. Si nous n'aimons guère sa façon d'écrire Ivan Mozjoukine (l'artiste lui-même avait adopté en français l'ortographe de Mosjoukine) nous ne lui en ferons pas chicane. Mais dans son dernier papier, Pierre Rambaud commet une erreur beaucoup plus grave. En parlant de Robert Wiene, l'auteur du *Cabinet du Dr Caligari*, il lui attribue en même temps la paternité de *Raskolnikoff*. Pierre Rambaud ignore-t-il donc qu'il y eut dans le Cinéma allemand *deux* Wiene ? Robert Wiene, auteur de Caligari, du *Chevalier à la Rose*, etc. qui mourut à Paris au cours de la réalisation d'*Ultimatum*, et le Dr Conrad Wiene qui réalisa *Raskolnikoff* d'après *Crime et Châtiment*, et *La Puissance des Ténèbres* ?

⊙

Pour terminer, étant assez grands pour nous moucher nous-mêmes, nous avouons avoir relu avec quelques confusion dans notre numéro du 8, qu'Edward Arnold était le mari de Bette Davis dans *Ville Frontière*. Parce que, tout bien posé — c'est le mot — le rôle en question était tenu par Eugène Pallette !

Le Gérant: A. DE MASINI
IMPR. MISTRAL - CAVAILLON